

# ORAN, Ma Patrie

• Dans la peine, ne demande pas conseil à celui qui est heureux. »

(Proverbe arabe.)

## C'ÉTAIT ORAN HIER

Ville de lumière, de soleil, de couleurs ! De couleurs sur plus d'un plan, notamment sur celui de nos saines distractions. Qui peut avoir oublié nos pétillantes fêtes de quartiers, se déroulant de l'orée du printemps aux dernières lueurs de l'été. Lorsque ma pensée s'y fixe, je songe d'abord à celles du populaire et peuplé quartier de la Marine ; le bassin de l'ancienne Transat permettait toutes les festivités et toutes les joies de la détente de l'esprit (épreuves comiques de natation, mât de cocagne au-dessus de l'eau, joutes, fêtes nocturnes nautiques), et l'immense place de la République offrait un cadre unique aux concerts, aux bals, aux chants populaires, aux festivités foraines multiples. Bien sûr, il s'agit là de l'époque de ma génération, mais je citerai plus loin celle des plus jeunes.

« Accourez, accourez, tous mes chers souvenirs... »

Ce vers, je l'emprunte à un délicat poème de Marcelline Desbordes-Valmore, et au fil de la pensée, il vient à mon aide et me permet de mieux plonger dans le passé.

Hola ! amis de la Marine, de Saint-Louis, de Weldsford, vous souvenez-

vous du carnavalesque cortège nuptial de la **bande à Mani**... Cette équipe de joyeux lurons, charpentiers de marine et **calafats**, commis de qual, pointeurs, pêcheurs, dockers, contremaitres, saute-ruisseau chargés du fret des navires marchands qui, sous la conduite du chef de file précité, les uns en smok et hauts-de-forme ou melons, les autres en robes de mariées, couronnes de fleurs d'oranger extravagantes et autres vêtements de cérémonie d'un autre âge, chaussés de bottines ou d'espadrilles blanches, tous les visages plus ou moins enfarinés et maquillés de rouge, défilant aux accents d'un accordéon, d'une mandoline et de guitares, de la place de Nemours, par la rue de l'Arsenal et la place de la Perle, à celle de la République, pour se séparer rue de la Fontaine ou place de Pologne, au terminus de la rue d'Orléans, et se retrouver un moment après dans les bistrot du Vieux-Port, autour d'une immense table où la sardine était reine, pour déguster le repas de noce préparé par des comparses, ou parfois par leurs mamans, leurs épouses, leurs sœurs, à qui ils avaient précisément emprunté ou subtilisé les vêtements, les chaussures, les coiffures datant de l'avant-guerre, la grande. La phrase est longue, certes, comme les années qui se sont écoulées depuis, mais soyez indulgents, car en l'occurrence, je n'ai d'autre prétention que rappeler un peu de ce passé encore chaud au cœur de certains d'entre nous, et d'évoquer la mémoire des acteurs, dont certains

ont déjà leurs noms sur le marbre de nos cimetières, là-bas, ou ceux de notre exil, ou encore sur une croix de bois, dans quelques nécropoles militaires de Tunisie, d'Italie, de France ou d'Allemagne. Ces gais lurons avaient noms Lubrano, Roméo, Palumbo, Mostrato, Amitrano, Sanchez, Dautu, ou les surnoms de Cabo-Rouso, Pipa, Golondrin, Bout-de-Bois...

\*\*

Plus avant, en est-il qui se souviennent des soirées ou matinées dominicales qui se déroulaient rue d'Alger, dans la salle de l'**Amicale**, où des amateurs de talent, compositeurs et acteurs, offraient des spectacles de qualité empruntés à l'actualité, des revues comme « **ORAN-JE-RIS** » ? J'étais alors un enfant, mais Dieu merci, je garde de cette époque grande et bonne mémoire. Un « lieu neutre **ORAN** » ? Allons donc... Albert Camus n'était sans doute pas né, car il eût alors écrit, non pas « la Peste », mais... la Joie ou le Bonheur de vivre...

En est-il encore qui pensent à la salle Villa, promenade de Létang, où régnait un café-concert de classe et où se relayaient de nombreuses vedettes du **CAF' CONC'** de Paris ? Bien souvent, en fin d'après-midi, le jeudi, le samedi, au retour de la « gym » (l'Oranaise), où Pelotica (capitaine Richard) m'enseignait l'escrime, mon père m'y attendait, et je goûtai alors, devant un grand verre de grenadine,

au spectacle fort divertissant animé par Mayol, Dranem, Suzanne Chevalier, Tré-Ki...

Les hommes de ce quartier, où précisément la cité oranaise avait pris naissance, où restait vivant encore le souvenir des trois premières maisons communes, comme on appelait alors la mairie, la première rue Rognon, ex-rue de Berlin, près de la cathédrale Saint-Louis, la seconde rue Marion, derrière l'ancienne préfecture, la troisième enfin, place de la République, qui abrita par la suite la Société des Eaux et un service des Contributions, oui, ces hommes s'accrochaient à leur passé, entendaient rester jusqu'au soir de leur vie dans ce quartier où ils étaient nés et avaient œuvré pour son renom. Ils sentaient venir et appréhendaient la grande métropole, au fur et à mesure que la jeune génération prenait l'habitude de prononcer ces paroles qui étaient le prologue d'une grande mutation : « je vais, nous allons en ville ».

J'ai vécu cette période, j'y suis attaché par tous les souvenirs de mon enfance, et c'est pourquoi je pense qu'on ne me tiendra nulle rigueur si je l'évoque avec amour. D'ailleurs, n'est-ce pas là aussi une page ouverte sur le passé de notre ville ? Sait-on encore que le Casino Bastrana fut le premier grand théâtre d'Oran et qu'il brûla en 1905, à la fin de la représentation des « 28 Jours de Clairette » ? Et qu'une marquise authentique, Madame de Tholozé, fille de l'Intendant général des troupes françaises qui débarquèrent à Sidi Ferruch, originaire de Carcassonne, y chanta l'opéra ? Ces renseignements me viennent de mon père, et aussi de l'intéressée elle-même, qui revint à Oran en 1920 — 50 ans déjà —, en qualité de... **souffleur** au théâtre municipal de la place Foch, comme quoi il était prouvé, une fois de plus, que la vie d'artiste n'est pas toujours rose...

Enfin, avant d'en terminer avec la Marine et avant, comme nos anciens, de « **monter en ville** », laissez-moi rappeler cette chère et vieille chose que notre école, dite de la Marine, depuis longtemps disparue, bâtie à l'angle de la rue basse d'Orléans et de la place de Nemours, où je ne fus pas tellement un brillant élève, surtout en math — je les avais en horreur. Les anciens, rencontrés çà et là, ici ou là-bas, n'ont jamais oublié leurs vieux maîtres et leur magistrale façon d'enseigner — déjà, donc rien de nouveau sous le soleil — par la méthode audio-visuelle : le père Benayoun, comme nous l'appellions, car il était le doyen, MM. Rostand, Martin, Madame Saumande, et surtout le grand patron, le directeur, M. Roy qui, entre autres disciplines, enseignait, si l'on peut dire, l'art marin. En effet, grand psychologue, il préparait au métier de pêcheur ou de marin, ceux d'entre nous, la plupart fils d'hommes de la mer, qui ne pouvaient suivre en rédaction, en orthographe ou étaient sans cesse brouillés avec les règles de grammaire. C'est ainsi que deux fois par semaine, ces élèves apprenaient,

sous sa direction, à tricoter un filet de pêche, à le « ramander », c'est-à-dire à le réparer, à nouer cordeaux et cordes de bateaux à voile ou cordes d'amarrage, en nœuds plats ou simples, de drisse, d'écoute, d'anguille, de bouline, etc., etc.

Au sortir de l'école, ces enfants de petites gens devenaient à leur tour des marins de la pêche ou de la navigation. Si j'en ai un jour le temps, la possibilité, je conterai ici l'histoire de Juan, connu sur les bancs de cette école, à qui je fus lié par une profonde amitié et par une aventure dramatique qui eut pour cadre une ruelle voisine de la place de la Perle et dont, à l'heure présente, je suis le dernier témoin, car Juan, lui, a péri en mer, près de Nemours, au cours du torpillage du premier navire portant le nom de « Sidi-bel-Abbès ».

\* \*

Nous voici « **en ville** », à l'angle du Printemps et du Continental. Au milieu de la chaussée, dans l'attente des autorités, s'affairaient les organisateurs des fêtes d'Oran, les Cazol, les Lafaurie, les Affergan, les Martinez, et tant et tant d'autres disparus. C'est encore une évocation, bien sûr, mais avouez que nos fêtes de printemps étaient belles comme les filles de chez nous, animées, attrayantes ; que nos chars étaient allégrement décorés, judicieusement fleuris et chaleureusement vivants, de chants et des rires de notre jeunesse féminine. Les trompettes de la Revanche trouaient littéralement l'atmosphère ; nos gymnastes de l'Oranaise, la Concorde, le Racing et l'Espérance avaient fière allure ; la bataille de fleurs et de serpents, d'abord au centre de la ville, puis plus tard au Front de Mer, n'avaient rien à envier à celles dont ici la renommée est grande.

Et nos défilés de la Sainte-Cécile, de la fête de Jeanne d'Arc, du 11 Novembre, du 14 Juillet, et singulièrement celui de 1936. Et les autres, les ultimes, qui nous déchirent toujours le cœur et dont ont profité les plus grands salauds que la terre de France et de Navarre ait jamais vu naître...

Là-haut, c'est Eckmühl qui danse, qui festoie, qui assiste à la **corrida** ou à la **charlotada**, avec l'enthousiasme qui caractérise les gens de nos quartiers périphériques. Mais c'est aussi Saint-Eugène, Delmonte, Saint-Antoine, Gambetta, Boulanger, Choupot...

On dansait, on festoyait, mais c'était pour oublier les fatigues et les soucis de la semaine. Ce n'était pas « Panem et circenses », le pain et les jeux des Romains, mais des festivités qui, dans presque tous les cas, permettaient précisément de donner du pain aux uns et du travail aux autres.

Qu'elles étaient belles nos fêtes de quartiers, d'où jaillissaient une certaine exubérance, certes, mais mesurée, saine, correcte, tellement éloignée de la folie destructrice employée par les **fans** d'un Hexagone crépusculaire !... Et notre Foire-Exposition, son

agréable cadre de verdure, son lac aux cygnes et les festivités de tous ordres qu'on trouvait à son programme... Et nos kermesses d'Eckmühl, de Delmonte, des jardinets de la place Jeanne-d'Arc, toujours organisées au profit des plus humbles. Et nos anciennes et brillantes soirées de la Croix-Rouge, dont le bénéfice allait notamment aux blessés et malades des hôpitaux militaires. Essayons de ne rien oublier des images d'hier, d'avant-hier...

Vous souvenez-vous « **de la braderie de la rue d'Arzew** » et de la chanson-scie d'une époque, « **ORAN** », composée et mise en musique par Desmaisons, chef d'orchestre et animateur de l'Orphéon, « **ORAN, cité fidèle... Ah quel gusto en dansant...** ». De nos bals parés et masqués du temps du Père Colias, au « Continental », où, à plusieurs amis, nous occupions des chambres pour changer de déguisement et continuer d'intriguer les personnes que nous connaissions et qui n'avaient pu percer notre identité. De ces mêmes manifestations au « Régent », au « Guillaume Tell », et même au « Phénix » dans la rue de l'Hôtel-de-Ville. Des « petits rats blancs » de notre Conservatoire, où l'art de Terpsichore le disputait aux rutilants habits de clair de lune des enfants de « La Ruche ».

Mon Dieu, qu'elle était verte notre vallée !...

Ça c'était ORAN. Bien sûr, nous y avons eu aussi nos peines. Mais qui s'en souciait, ici, aux heures de notre tourmente ? Une poignée, si l'on peut dire, d'âmes résolues, qui ont du reste payé très cher le soutien qu'elles nous apportèrent aux jours d'épreuves et l'affectueuse amitié qu'elles nous témoignèrent.

Au terme de ces pages plus ou moins descriptives de certains souvenirs de nos jours heureux, évoquons enfin les images de nos « Provinces Françaises », leurs joyusetés, leurs divertissements, les joies qu'elles nous procuraient, car profondément attachés à la Patrie Française, nous voyions en Elle, plus encore aux heures douloureuses, un lien supplémentaire qui nous liait à cette Patrie. Et pourtant...

La patrie reconnaissante... Hum... Encore des mots, comme « solidarité nationale », des mots qu'il nous faut rayer de notre vocabulaire, parce qu'ils ne veulent rien dire, et plus aujourd'hui qu'hier, après ce Nième acte de comédie que viennent de nous interpréter sur le plan du reniement, comme par hasard le jour de la Saint-Pierre, les parlementaires de la continuité dans l'escroquerie

Peuvent-ils nous comprendre, les autres...

Et qu'importe, d'ailleurs, leurs sentiments !

Dans la peine, on ne demande pas conseil à celui qui est heureux.

(A suivre)

François RIOLAND.